

RÉFLEXIONS ET DÉBATS INTERCULTURELS

Cette fiche a pour objet d'attirer l'attention sur certaines manières de penser, sentir, percevoir et agir qui peuvent faire l'objet de réflexions et de débats interculturels. Elle soulève des interrogations et apporte quelques éléments d'informations qui permettent d'éclairer et nourrir les échanges

POUR UNE LECTURE OUVERTE DE LA DIVERSITÉ

Les différences entre les personnes ne peuvent être saisies et réfléchies si on cherche à les classer en les opposant de façon dualiste : tels traits et expressions feraient partie de la modernité et telles autres de la tradition, tels traits et expressions exprimeraient la culture orientale ou africaine et, telles autres, la culture occidentale, etc. Cette façon de procéder comporte trois dangers :

1. Elle postule l'existence d'univers culturels totalement éloignés les uns des autres alors que :
 - même ceux qui apparaissent les plus lointains peuvent se croiser et même se rejoindre en certains points ;
 - l'actuel processus de globalisation et de mondialisation qui affecte le monde entier bouleverse les cadres culturels de référence des sociétés et entraîne des changements profonds dans les comportements, conduites, jugements et postures des habitant-e-s du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest.
2. Elle englobe des univers culturels dans des entités stéréotypées et appauvries au nom du fait qu'ils peuvent avoir des points communs en effaçant toutes leurs particularités et dissemblances. On évoquera la culture africaine sans tenir compte du fait que l'Afrique est un continent immense et qu'il existe de très nombreuses différences entre les expressions culturelles, *entre et à l'intérieur*, des différents pays qui le composent.
3. Elle enferme les personnes dans des univers culturels définis, au mieux, avec précision et, au pire, de façon stéréotypée (voir points précédents). Or, même si une personne est profondément imprégnée par ses cultures d'appartenances, elle peut être amenée, dans son parcours de vie, à modifier certains éléments culturels acquis et ainsi se retrouver, par exemple, un pied dans une culture et, l'autre, dans une autre culture.

C'est pourquoi nous invitons les formateurs et les formatrices à *éviter toute catégorisation abusive* de la diversité.

LA DIVERSITÉ DANS QUELQUES COMPORTEMENTS, CONDUITES, JUGEMENTS ET POSTURES

LE TEMPS

Le temps n'est pas ressenti, perçu et utilisé de la même façon par toutes les cultures. Dans notre société, et désormais de plus en plus dans le monde entier, le temps est signifié en seconde, minute, jour, mois et année.

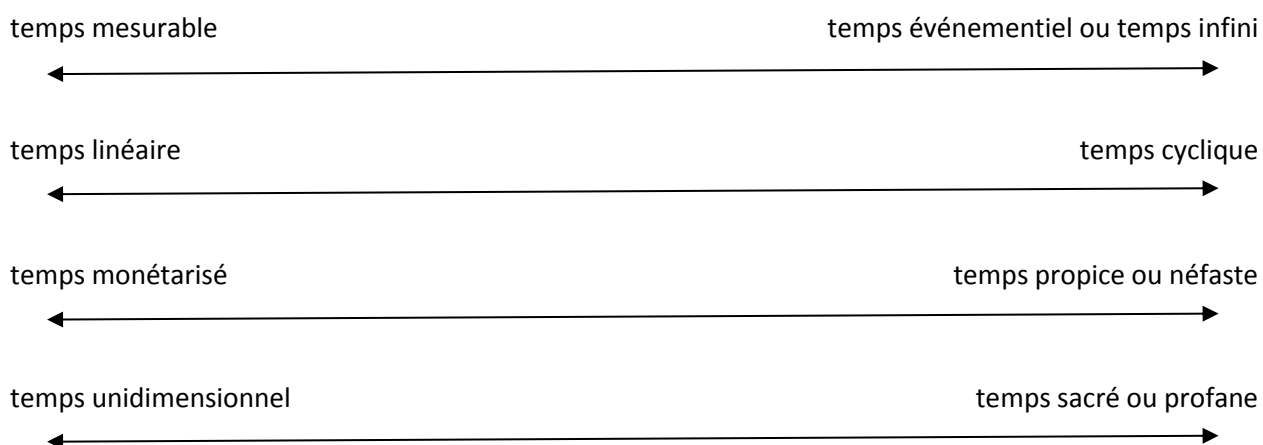
Ainsi découpé, il devient à la fois une ressource consommée, gaspillée ou économisée, un élément qui définit et rythme l'écoulement de la vie et un facteur structurant de l'organisation sociale et économique. On gagne ou l'on perd du temps, on arrive à l'heure où en retard, on est à l'âge de l'adolescence ou de la vieillesse, on a 8 ans ou 37 ans, on doit produire et livrer dans tel délai et plus ces tâches sont effectuées rapidement, plus on est rentable, etc. Ce temps dont on recherche perpétuellement la maîtrise est linéaire, à l'image d'un « ruban qui se déroule à mesure qu'on avance et que l'on peut décomposer. Chaque segment reçoit donc une affectation précise et est réservé à un projet parfaitement déterminé » (HALL T. E, 1984).

Il existe pourtant d'autres façons de le ressentir, le percevoir et l'utiliser. Le temps n'est pas alors considéré comme une ressource maîtrisable et consommable que l'on découpe rigidement. Il est élastique, discontinu et infini. Il est davantage relié à des événements, des saisons ou des cycles de vie. L'âge des personnes n'a guère d'importance.

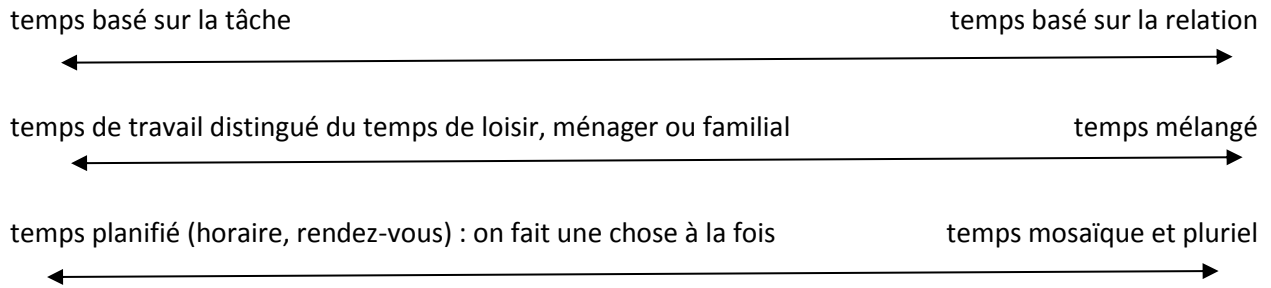
Au lieu d'attribuer un âge aux personnes, on les signifie en fonction, par exemple, de la place qu'elles occupent dans l'organisation et/ou la reproduction de leur société d'appartenance. Ainsi, on est enfant, mère ou père, ancien, ancêtre ou sage. Dans un tel cadre, le temps ne constitue pas le référent principal de l'organisation de la vie sociale et économique. L'attention des individus peut se porter sur des objets multiples ; les relations interpersonnelles et les interactions gardent le pas sur les plans établis. Dans un tel système de représentation du temps, on fait souvent plusieurs choses à la fois ; les interruptions ou les changements sont fréquents et acceptés et la ponctualité ne constitue pas une nécessité voire une valeur.

On pourrait ainsi résumer les différences de représentation du temps pour peu que nous gardions présent à notre esprit qu'un individu peut se trouver sur n'importe quel point de la ligne ou être, tantôt sur un point, tantôt sur autre (par exemple, se comporter dans une conception du temps mesurable dans la sphère professionnelle et de temps événementiel ou infini dans sa vie privée) :

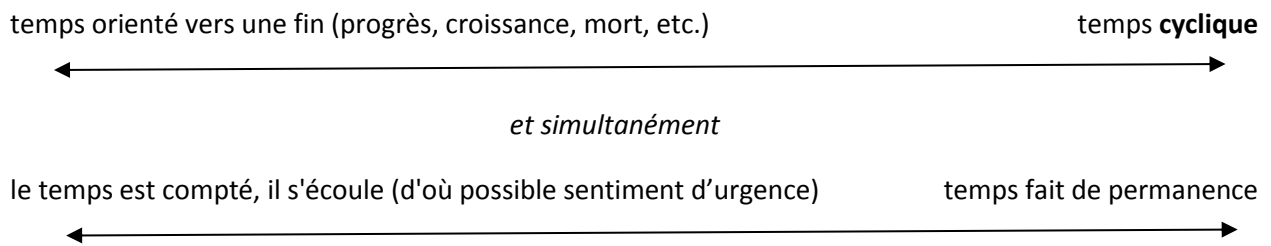
La vision du temps : comment on le sent



L'utilisation du temps : comment on l'utilise



Le sens qu'on lui donne : comment on le perçoit



LA TEMPORALITÉ

La temporalité renvoie à la place que les acteurs confèrent au passé, présent et futur dans leur vie. Par exemple, pour expliquer et/ou légitimer leurs choix et décisions, ont-ils davantage recours à la tradition et à la mémoire, aux nécessités ou aux réalités du présent, aux projets futurs ?

L'ÉVITEMENT DE L'INCERTITUDE

Elle indique dans quelle mesure on se sent menacé par des situations incertaines et ambiguës. Moins le sentiment d'être en danger est important, plus la place réservée au hasard, à l'improvisation, au déroulement spontané des événements est grande. Plus le sentiment de danger est prégnant, plus on aura tendance à instaurer des règles et multiplier les procédures.

L'ESPACE

De façon générale, l'espace est structuré en fonction de nombreux facteurs qui varient selon les cultures : espace privé / espace public - espaces sexualisés (espaces réservés aux hommes/aux femmes) - espaces multifonctionnels / espaces réservés à certaines activités - espaces sacrés / espaces profanes - espaces « nobles » / espaces « triviaux » ... Compte tenu, de l'étendue de cette thématique, nous focaliserons notre propos sur l'espace domestique, c'est-à-dire qui est propre à la maison où l'on vit. La façon dont les sociétés organisent cet espace est également culturellement déterminé : « l'architecture de nos maisons et de nos immeubles a pour objectif [...] de nous rappeler et de nous aider à rappeler, parfois même de nous imposer à chacun les formes de relations sociales que notre culture veut établir entre les personnes, les groupes de personnes, les activités auxquelles elles s'adonnent en des moments et des lieux précis » (BONIN P. & NISHIDA M.). Dès lors, l'espace domestiques s'organise autour de différentes lignes de partage :

- *Espace privé/espace public*

Dans certaines sociétés toute la maison est considérée comme un espace privé requérant une autorisation particulière pour y entrer alors que dans d'autres, le public peut partiellement y

pénétrer (par exemple, l'habitat est également un espace de production et de vente). L'autorisation de traverser la frontière qui délimite le privé du public (un seuil, un porche, une barrière, un rideau, etc.) ayant été accordée, l'ensemble de l'espace privatif n'est pas, pour autant, accessible librement.

Les espaces peuvent être hiérarchisés en fonction d'une évaluation de leur caractère d'intimité. En Belgique ou en France, par exemple, cette hiérarchisation (si l'on va du moins vers le plus intime), se traduit de la façon suivante : l'entrée, la salle à manger et/ou la cuisine, le salon, le bureau, la salle de bain, les caves, le grenier et enfin les chambres. Les toilettes ont un double statut : à la fois lieu de très forte intimité elles sont néanmoins mises à la disposition du visiteur.

- *Espace de saleté/espace de propreté*

La définition du propre et du sale est très culturellement déterminée.

Ainsi, dans certaines cultures (par exemple, japonaise), on n'entre pas dans une maison avec ses chaussures car, ce faisant, on apporte la souillure de l'extérieur.

Dans d'autres aires culturelles, cela est admis mais selon des prescriptions qui peuvent être subtiles. Les conduites souhaitées sont alors différenciées selon une appréciation du degré de saleté - si les chaussures sont très sales, on les retire, si non, on les garde - ou les pièces, certaines pouvant être salies et d'autre pas. Même si les définitions du propre et du sale fluctuent selon les cultures, bon nombre d'entre elles partagent l'idée que la maison et ses habitants doivent être préservés contre les salissures que ce soit en empêchant la saleté d'y pénétrer et/ou en procédant à des nettoyages réguliers.

- *Division sexuelle des tâches domestiques et familiales*

Dans la plupart des sociétés, les femmes s'occupent davantage voire exclusivement des tâches domestiques et familiales. En Belgique, malgré une participation plus grande des hommes, cette division des tâches au sein de l'espace domestique reste d'actualité.


24 heures à la belge

Tableau 2 : Emploi du temps moyen des hommes et des femmes dans 9 rubriques principales (durée par répondant et par semaine).

Activités	Hommes (N6=4077)	% du temps totale/semaine	Femmes (N=4309)	% du temps totale/semaine
Emploi**	18:29	11%	10:19	6%
Tâches ménagères et familiales **	14:36	9%	23:58	14%
Soins et éducation des enfants **	1:57	1%	3:18	2%
Soins personnels **	16:01	9%	17:06	10%
Sommeil et repos**	62:22	37%	64:29	38%
Enseignement et formation	5:19	3%	4:55	3%
Activités sociales **	9:18	6%	9:59	6%
Loisirs**	29:58	18%	25:26	15%
Déplacements**	10:38	6%	8:59	5%

Signification statistique de la différence entre hommes et femmes: * p<0,05; **p<0,01.

Extrait de l'enquête « 24 heures à la belge. Une analyse sur l'emploi du temps des Belges en 1999 »

 **Les résultats de l'enquête de grande envergure auprès de 8382 belges intitulée « 24 heures à la belge. Une analyse sur l'emploi du temps des Belges » réalisée en 1999 par l'Institut National de Statistique (INS) est disponible dans notre « Banque de ressources WEB »**

- *Espace sexué ou non*

Dans certaines cultures, l'espace domestique est le lieu de vie sociale de la femme alors que l'espace public est celui de l'homme. Les hommes se rencontrent à l'extérieur, sur des places ou dans des cafés et les femmes, si l'on excepte les moments d'échanges dans le cadre d'activités économiques ou dans des lieux très spécifiques, se retrouvent, pour l'essentiel, dans les maisons. Cette division est parfois rompue lors de fêtes mais, là encore, il arrive que les hommes et les femmes soient séparés. Ce découpage sexué de l'espace est beaucoup moins présent voire absent dans d'autres cultures car il est admis que les femmes aussi bien que les hommes peuvent avoir une vie sociale tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des habitats.

- *Espace profane/espace sacré*

L'espace domestique peut être imprégné par les croyances. Dans certaines sociétés, de petits autels pour les divinités ou pour les âmes défuntes y sont édifiés, dans d'autres, les murs sont marqués des symboles religieux, dans d'autres encore, les signes de religiosité sont moins présents ou carrément absents. Il peut être ou non un lieu d'exercice de la prière et, parfois, cet usage est étroitement lié au genre : « Si, pour les femmes, la prière est un acte de recueillement individualisé ou circonscrit à la famille, pour les hommes, elle prend la forme d'une communion collective. Cette distinction se retrouve dans la pratique des lieux. Les femmes prient essentiellement dans les chambres. Les hommes peuvent faire la première prière matinale, mais les autres se font le plus souvent à la mosquée sur la véranda ou dans le salon » (DURANG Xavier, 2011)

LE PROPRE ET LE SALE

Qu'est-ce qui est propre ou sale ? Cette question ne concerne pas seulement l'espace domestique.

La définition de ces deux états varie selon les cultures de classes, les milieux urbains ou ruraux, les communautés, les pays. Elle évolue en fonction du rapport que l'on entretient avec l'environnement, la prise en compte de facteurs sanitaires, la reconnaissance ou non de l'existence d'un espace public à protéger, etc. Elle constitue une ligne de partage pour délimiter les territoires (par exemple, entre le sacré nécessairement « purifié » et le profane), signifier l'état psychologique des personnes, la distribution des rôles au sein de la société (généralement, les professions en contact avec la saleté sont moins reconnues et donc moins bien payées : éboueurs, agent d'entretien, technicien-ne de surface, etc.) ou dans l'espace domestique.

LES RELATIONS AFFECTIVES

Selon les cultures, les codes relations affectives varient. Ainsi, le mariage est nécessairement monogamique ou peut, également, être polygamique. Indissoluble ou provisoire, religieux ou laïc, contracté selon un « libre choix » ou arrangé par la famille. Son rituel peut être long ou expéditif, nécessairement religieux ou non, coûteux ou économe, sans formalité administrative ou bien bureaucratique, etc. Des différences s'expriment aussi dans les représentations de la fidélité ou de la place de la sexualité et de l'affectif dans la constitution d'un couple par rapport aux motivations économiques, sociales et symboliques. Certains sujets et paroles sont tabous ou, à l'inverse, promus : dit-on, par exemple, à son enfant ou à son partenaire qu'on l'aime ou ce sont des choses qui ne se disent pas ?

La famille, elle-t-elle nucléaire ou élargie ? Quelle place ont les défunts dans celle-ci ? Quels sont le rôle, les droits et devoirs de chacun de ses membres ? De quelle façon, considère-t-on les personnes âgées ? Jusqu'où s'étendent les relations de solidarité et comment se concrétisent-elles ?

Et l'amitié, quels droits et obligations recouvre-t-elle ? Que peut-on légitimement attendre d'une relation amicale ?

LA PROXÉMIE

La proxémie est la distance physique qui s'établit entre des personnes prises dans une interaction. L'anthropologue, Edward T. Hall, a remarqué que cette distance varie selon les cultures. Ainsi, dans les pays latins, les distances entre les corps sont relativement courtes. En Afrique, elles sont souvent si réduites que le contact physique est fréquent. À l'inverse, dans les pays nordiques ou au Japon, les contacts physiques sont plus rares et ces distances plus importantes.

Cependant, à l'intérieur même de chacune de ces « cultures », cette distance physique va varier en fonction de différents paramètres : proximité affective, sexe, fonction, âge, etc. Des psychosociologues distinguent 4 sortes de distance physique : la distance intime, la distance personnelle (rapports familiaux ou amicaux), la distance sociale (sur les lieux professionnels, dans une file, vis-à-vis d'une personne ayant des hautes fonctions etc.) et la distance publique face à des groupes. Si la distance n'est pas respectée, les individus éprouvent, selon les cas et les contextes, un sentiment de malaise, de gêne, d'inquiétude ou de crainte. Ils interprètent le rapprochement ou l'éloignement physique non souhaité comme une marque d'envahissement, de défiance ou d'hostilité.

LA PROXIMITÉ RELATIONNELLE

La proximité relationnelle évoque la rapidité avec laquelle il est possible d'utiliser des implicites culturels dits de proximité au sein des relations. Dans notre société, font partie de ces implicites : le tutoiement, le baiser sur la joue, la tape amicale sur l'épaule, se toucher en parlant, le partage de certaines informations ou ressentis appartenant à la sphère privée, etc.

Tous les collectifs codifient ces implicites de proximité. Certaines d'entre elles les acceptent, tant pour les hommes que pour les femmes, dans le cadre de la vie quotidienne ou de contacts professionnels. D'autres en subordonnent l'expression au sexe des personnes - ils peuvent être rapidement empruntés entre des personnes du même sexe mais pas entre celles de sexe différent - ou à une institutionnalisation de la relation au travers, par exemple, du mariage. On courtise, puis on se fiance, on se marie et, à chaque étape, correspondent des implicites culturels de proximité distincts. On se parle, puis on se tient par la main, on s'embrasse sur la joue, sur la bouche, on se caresse et ainsi de suite...

LA COMMUNICATION

La communication est faite de langage verbal et *de langage* non verbal. Le langage est chargé d'implicites culturels qui ne peuvent être compris que si l'on est capable de comprendre ce que le locuteur exprime de façon masquée. Or ce « sous-dit » est fortement marqué par la culture d'appartenance de ceux qui communiquent :

- *Le toucher* : les normes culturelles déterminent souvent où, comment et quand les personnes peuvent se toucher en se parlant. Ainsi, dans certaines cultures le contact en public peut être acceptable entre personnes du même sexe, mais pas entre hommes et femmes ou entre personnes âgées et jeunes. La distance physique est également codifiée et parfois de façon très subtile en fonction de multiples variables : le sexe, l'âge, le statut social, l'état de la relation (est-on ami, marié, en concubinage ou célibataire ?), le degré d'intimité et de proximité, etc.¹.

¹ Voir aussi, sur ce point, le paragraphe relatif à la « Proximité relationnelle ».

- *L'intensité de la voix* : dans certaines cultures, parler doucement est poli et parler fort est un signe de grossièreté. Dans d'autres cultures, un ton élevé fait partie d'un mode de communication communément accepté.
- *Les yeux* : dans certaines cultures, le contact visuel est perçu comme partie intégrante du contact humain. Son absence peut être perçue comme un manque d'attention ou d'intérêt, un signe de malhonnêteté ou de faible estime de soi. Dans d'autres cultures, il est interprété comme un manque de respect, une marque d'agression ou de grossièreté, un signe de séduction.
- *L'immédiateté ou non des réponses* : dans certaines cultures, lors des conversations, le comportement normal est de répondre immédiatement à chaque échange verbal. Le silence peut être perçu comme un manque d'intérêt, il met les gens mal à l'aise. Cependant, dans d'autres cultures, le silence est de mise avant de répondre. Dans ce cas, une réponse adressée trop rapidement signifie un manque d'attention à ce que l'autre nous dit. Ce qui n'est pas dit est parfois plus important que ce qui est dit dans la conversation.
- *Les gestes* : pointer du doigt peut être considéré comme un geste impoli dans certaines cultures, il en est de même pour le fait de pointer du pied dans d'autres. Parfois, ce type de gestes est considéré comme une interaction quotidienne banale.
- *Le sourire* : dans certaines cultures, le sourire est communément utilisé pour cacher l'agressivité, l'embarras ou l'énervement. Dans d'autres, il exprime le remerciement ou l'excuse. Parfois, on associe au sourire une tentative de séduction ou un encouragement.

LES RÈGLES DE L'ACCUEIL, LES CODES DE LA VISITE

La convivialité a ses règles : peut-on refuser ou non une invitation, comment s'annoncer, comment se présenter, comment offrir un cadeau, comment le recevoir, comment prendre congé, qui remercie et comment... ? Dans certaines collectivités, il est plus ou moins admis de refuser une invitation alors que, dans d'autres communautés, un tel refus s'apparenterait à un affront. La convivialité a aussi ses implicites. Ainsi, dans notre région, il n'est pas rare qu'un hôte remercie un invité pour son cadeau en utilisant une expression paradoxale « c'est très gentil mais il ne fallait pas ».

LA NOURRITURE, LE REPAS

Les codes de la nourriture concernent évidemment ce que l'on mange et comment on évalue ce que l'on mange : repas « équilibré », gastronomique, diététique, régime, pas trop de gaspillage... Des nourritures semblent appétissantes ou repoussantes selon les codes.

Le repas c'est aussi comment on mange, les manières de table, le couvert, la disposition, le statut des convives : on s'assied par terre ou autour d'une table, on mange tous dans le même plat ou dans des assiettes distinctes, entre pairs ou de façon hiérarchisée, les sexes séparés ou mélangés... Il y a le repas fonctionnel ou le repas de convivialité, le repas individuel ou partagé. Le repas est différemment vécu aussi selon la manière dont il est servi et par qui. Le religieux peut imprégner profondément le domaine alimentaire. Des habitudes séculaires déterminent les goûts et les répugnances qui sont difficilement surmontables et l'introduction de nouveaux aliments représente souvent une violence symbolique.

LES VÊTEMENTS ET LA NUDITÉ

Au travers de leurs vêtements, les individus expriment, volontairement ou non, quelque chose d'eux-mêmes : statut, âge, occupation, sexe, « personnalité », inscription socio-économique, culturelle, etc.

Les façons de s'habiller sont très influencées par les groupes sociaux d'appartenance. Le corps se dévoile aussi selon des codes précis. Dans nos sociétés occidentales, le corps nu est, dans certains contextes, associé à des notions de santé et de liberté mais il est aussi, par exemple dans les publicités ou la pornographie, transformé en « marchandise », source de revenus. Dans d'autres sociétés, il doit être impérativement caché dans l'espace public. Son exposition ou son « instrumentalisation économique » est vilipendée.

LA MALADIE

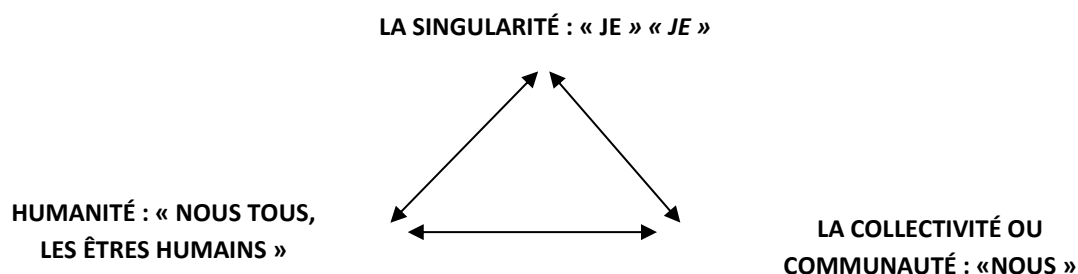
On se sent malade ou en bonne santé selon des images intériorisées du bien-être ou du mal-être. Le comportement que l'on a quand on est malade varie lui aussi, de même que les relations entre malades et personnel soignant ou malades et personnes saines.

LE STATUT DU RELIGIEUX DANS LA SOCIÉTÉ

L'occident sécularisé octroie au religieux le statut d'activité confinée essentiellement dans l'espace personnel et privé. D'autres aires culturelles accueillent le religieux dans l'espace public, juridique et politique. La laïcité semble alors parfois incompréhensible.

LE « JE », LE « NOUS » ET LE « NOUS TOUS, LES ÊTRES HUMAINS » : LE TRIANGLE DE LA SINGULARITÉ, DE LA COMMUNAUTÉ ET DE L'HUMANITÉ

Dans notre culture, notre lecture du monde reconnaît généralement trois dimensions aux individus. Ils disposent d'une singularité propre à chacun d'eux, le « JE », ils sont reliés à des collectivités ou communautés avec lesquelles ils forment des « NOUS » et, enfin, ils font partie d'une HUMANITÉ qui se traduit par « « NOUS TOUS, LES ÊTRES HUMAINS ». Cet universel peut être décliné dans le cadre d'une croyance ou de droits comme dans la Charte Universelle des Droits de l'Homme².



La place occupée par ces dimensions pôles varie selon les communautés et les collectivités. Dans certaines d'entre elles, le « NOUS » reste très présent et la singularité peut être perçue comme un danger pour la vie en commun. Leurs membres sont donc invités si ce n'est sommés, sous peine d'exclusion, de s'y conformer. Dans d'autres, le « JE » est reconnu à part entière et prend même, de plus en plus de place. En Wallonie et, plus généralement, en Belgique, un équilibre entre ces trois dimensions est recherché.

Exemple : L'exercice de la justice en Belgique :

- *Communauté = les lois votées par le pouvoir législatif et donc les parlementaires élus au suffrage universel ;*

² A noter qu'une quatrième dimension émerge de plus en plus dans les sociétés occidentales. Elle rattache les individus à une des entités plus vastes encore : le vivant qui inclut le monde végétal, animal et minéral, le cosmos, etc. Cette dimension est déjà présente dans d'autres cultures (par exemple, chez les amérindiens). .

- *Singularité = on examine, par exemple, les antécédents familiaux, le profil de personnalité, le passé d'une personne poursuivie pour avoir commis un délit afin de voir si elle dispose de circonstances atténuantes (un vécu douloureux qui peut expliquer son comportement délictueux) ;*
- *Humanité : les lois votées ainsi que les procédures en justice doivent être conformes à la Charte universelle des Droits de l'homme et à la Convention européenne des droits de l'homme.*

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Les différenciations culturelles étant très nombreuses, nous nous limiterons à en souligner quelques-unes :

- son objectif principal est d'apprendre à l'enfant l'autonomie le plus vite possible et, ainsi, favoriser l'émergence de son « JE » en lien, plus ou moins serré, avec le « NOUS » de la collectivité ou bien de veiller, prioritairement si ce n'est exclusivement, à en faire un membre pleinement intégré et accepté par sa communauté de vie ;
- l'éducation est prioritairement de la responsabilité de la famille ou elle est collective, c'est-à-dire qu'elle relève tout autant de la famille que du clan, du village ... ;
- le garant éducatif est la communauté de vie ou la famille. Au sein de celle-ci, il peut être assumé par le père, le grand-oncle, le grand frère, la mère, les deux parents...;
- l'autorité de ce(s) garant(s) éducatif(s) est absolue ou balisée par des coutumes et des lois assorties de sanctions pouvant aller jusqu'au dessaisissement de l'autorité « parentale » si elles sont transgressées ;
- les sanctions font partie intégrante du travail éducatif ou sont utilisées en dernier recours, la préférence étant donnée à la récompense et à la reconnaissance positive. Les punitions corporelles sont prodiguées ou strictement balisées voire proscrites.

L'ÉCOLE

Est-elle conçue avant tout comme un lieu d'apprentissage et de transmission de savoirs ou a-t-elle également un rôle éducatif à jouer ? Si oui, quelles sont ses responsabilités et sa liberté d'action ? Doit-elle donner la priorité à la surveillance et à la propreté ou laisser l'enfant se débrouiller seul et expérimenter le monde au risque de se blesser et se salir ? Considère-t-on le jeu comme un espace d'apprentissage et de connaissance ou plutôt comme un loisir, un plaisir sans effet cognitif particulier ? Quelle place doit-elle accorder aux compétences et aptitudes qui permettent de réaliser des choses concrètes, observables et mesurables par rapport à celles qui se déploient dans des univers plus abstraits, plus conceptuels ? Selon les appartenances culturelles, quelles attentes a-t-on par rapport à cette institution, quel(s) rôle(s) les **parents** attribuent-ils aux enseignants, comment les **enseignants** voient-ils ceux des parents... ? Comment chacun imagine-t-il les codes de la **communication** avec l'autre ?

LE TRAVAIL

Il renvoie à la définition, à la place et à la fonction occupée par le travail. Le travail est-il nécessairement lié à l'obtention d'un revenu ? Est-il un simple moyen de subsister ou est-il chargé d'autres ambitions : richesse économique, reconnaissance ou dignité sociale, épanouissement personnel ? Est-il associé à la

souffrance³, au plaisir, à l'accomplissement ? Est-il associé à un revenu ou à un échange de services ? Est-il un marqueur d'une hiérarchisation sociale : entre ceux qui ont ou n'ont pas de travail ; ceux qui possèdent un travail temporaire ou définitif ; ceux qui y réalisent certaines tâches dites « nobles » et ceux qui accomplissent des besognes « basses » ? Dans quelle mesure l'accès au travail et/ou à certains métiers est-il déterminé par le genre, la parenté, le capital social et/ou économique et/ou culturel et/ou symbolique de sa famille ou communauté, les aptitudes et compétences des individus, etc. ? Le travail est-il relié ou habité par des croyances religieuses ? A quoi oppose-t-on le travail ? Aux loisirs, aux congés ?

Comment doit-on se comporter sur les lieux de travail ? Quels sont les codes qui régissent les relations entre les travailleurs, entre ceux-ci et leurs supérieurs hiérarchiques ou entre des personnes de sexe différent ? Ces codes sont-ils contractualisés ? Font-ils l'objet de réglementations et de lois ? Quelle est la place laissée aux signes convictionnels et aux rites qu'ils soient religieux ou non ?

Comment s'organise-t-il ? Quel est le rapport établi entre le temps et le travail ? Les journées de travail sont-elles circonscrites temporellement ? Les tâches sont-elles définies en fonction du temps nécessaire pour les réaliser, de découpages hiérarchiques, d'une maîtrise de certains savoirs, du sexe, de l'âge ? A quels impératifs obéit-il ? La rentabilité, la productivité, la satisfaction de la personne à qui l'on rend un service, l'obtention de moyens de subsistance ?

³ L'origine du mot travail provient du terme latin tripalium. Il s'agit d'un instrument de torture utilisé pour immobiliser les esclaves. Cet outil est aussi utile au ferrage d'animaux.